

Consignes pour les 314 et 313 : comment utiliser les pièces jointes ?

1 Lire la liste des personnages et l'acte I de la pièce de Shakespeare intitulée : La tempête.

NE PAS IMPRIMER LE TEXTE à consulter sur ordinateur, smartphone ou tablette.

2 Répondre aux questions posées sur ce premier acte de la pièce.

Vous pouvez imprimer le questionnaire ou répondre sur feuille.

3 Le Chant des partisans : Répondre sur feuille aux questions du DNB.

Consignes pour les 408 et 409 : comment utiliser les pièces jointes ?

1 Lire la liste des personnages et l'acte I de la pièce de Molière intitulée Le malade Imaginaire.

NE PAS IMPRIMER LE TEXTE à consulter sur ordinateur, smartphone ou tablette.

2 Compléter les mots manquants et répondez aux questions posées sur le théâtre et sur les deux premières scènes.

Vous pouvez imprimer le questionnaire ou répondre sur feuille.

La Tempête (1611)

Pièce de William Shakespeare

Titre original : The Tempest

Traduction de M. Guizot – Didier et Cie, 1864

PERSONNAGES :

ALONZO, roi de Naples.

SÉBASTIEN, frère d'Alonzo.

PROSPERO, duc légitime de Milan.

ANTONIO, son frère, usurpateur du duché de Milan.

FERDINAND, fils du roi de Naples.

GONZALO, vieux et fidèle conseiller du roi de Naples.

ADRIAN, FRANCISCO, seigneurs napolitains.

CALIBAN, sauvage abject et difforme.

TRINCULO, bouffon.

STEPHANO, sommelier ivre.

LE MAÎTRE DU VAISSEAU, LE BOSSEMAN ET DES MATELOTS.

MIRANDA, fille de Prospero.

ARIEL, génie aérien.

IRIS, CÉRÈS, JUNON, NYMPHES, MOISSONNEURS, génies employés dans le ballet.

AUTRES GÉNIES SOUMIS À PROSPERO.

La scène représente d'abord la mer et un vaisseau, puis une île inhabitée.

ACTE I

SCÈNE I

Sur un vaisseau en mer. Une tempête mêlée de tonnerre et d'éclairs.

(Entrent le maître et le bosseman.)

LE MAÎTRE. – Bosseman ?

LE BOSSEMAN. – Me voici, maître. Où en sommes-nous ?

LE MAÎTRE. – Bon, parlez aux matelots. – Manœuvrez rondement, ou nous courons à terre. De l'entrain ! de l'entrain !

LE BOSSEMAN. – Allons, mes enfants ! courage, courage, mes enfants ! vivement, vivement, vivement ! Ferlez le hunier. – Attention au sifflet du maître. – Souffle, tempête, jusqu'à en crever si tu peux.

(Entrent Alonzo, Sébastien, Antonio, Ferdinand, Gonzalo et plusieurs autres.)

ALONZO. – Cher bosseman, je vous en prie, ne négligez rien. Où est le maître ? Montrez-vous des hommes.

LE BOSSEMAN. – Restez en bas, je vous prie.

ANTONIO. – Bosseman, où est le maître ?

LE BOSSEMAN. – Ne l'entendez-vous pas ? Vous troublez la manœuvre. Restez dans vos cabines, vous aidez la tempête.

GONZALO. – Voyons, mon cher, un peu de patience.

LE BOSSEMAN. – Quand la mer en aura. Hors d'ici ! – Les vagues se soucient bien de la qualité de roi. En bas ! Silence ! laissez-nous tranquilles.

GONZALO. – Fort bien ! cependant n'oublie pas qui tu as à bord.

LE BOSSEMAN. – Personne qui me soit plus cher que moi-même. Vous êtes un conseiller : si vous pouvez imposer silence à ces éléments, et rétablir le calme à l’instant, nous ne remuerons plus un seul cordage ; usez de votre autorité. Si vous ne le pouvez, rendez grâces d’avoir vécu si longtemps, et allez dans votre cabine vous préparer aux mauvaises chances du moment, s’il faut en passer par là. – Courage, mes enfants ! – Hors de mon chemin, vous dis-je.

GONZALO. – Ce drôle me rassure singulièrement. Il n’a rien d’un homme destiné à se noyer ; tout son air est celui d’un gibier de potence. Bon Destin, tiens ferme pour la potence, et que la corde qui lui est réservée nous serve de câble, car le nôtre ne nous est pas bon à grand’chose. S’il n’est pas né pour être pendu, notre sort est pitoyable.

(Ils sortent.)

(Rentre le bosseman.)

LE BOSSEMAN. – Amenez le mât de hune. Allons, plus bas, plus bas. Mettez à la cape sous la grande voile risée.

(Un cri se fait entendre dans le corps du vaisseau.)

Maudits soient leurs hurlements ! Leur voix domine la tempête et la manœuvre.

(Entrent Sébastien, Antonio et Gonzalo.)

– Encore ! que faites-vous ici ? Faut-il tout laisser là et se noyer ? Avez-vous envie de couler bas ?

SÉBASTIEN. – La peste soit de tes poumons, braillard, blasphémateur, mauvais chien !

LE BOSSEMAN. – Manœuvrez donc vous-même.

ANTONIO. – Puisses-tu être pendu, maudit roquet ! Puisses-tu être pendu, vilain drôle, insolent criard ! Nous avons moins peur d’être noyés que toi.

GONZALO. – Je garantis qu’il ne sera pas noyé, le vaisseau fût-il mince comme une coquille de noix, et ouvert comme la porte d’une dévergondée.

LE BOSSEMAN. – Serrez le vent ! serrez le vent ! Prenons deux basses voiles et élevons-nous en mer. Au large !

(Entrent des matelots mouillés.)

LES MATELOTS. – Tout est perdu. – En prières ! en prières ! Tout est perdu.

(Ils sortent.)

LE BOSSEMAN. – Quoi ! faut-il que nos bouches soient glacées par la mort ?

GONZALO. – Le roi et le prince en prières ! Imitons-les, car leur sort est le nôtre.

SÉBASTIEN. – Ma patience est à bout.

ANTONIO. – Nous périssons par la trahison de ces ivrognes. Ce bandit au gosier énorme, je voudrais le voir noyé et roulé par dix marées.

GONZALO. – Il n’en sera pas moins pendu, quoique chaque goutte d’eau jure le contraire et bâille de toute sa largeur pour l’avalier.

(Bruit confus au dedans du navire.)

DES VOIX. – Miséricorde ! nous sombrons, nous sombrons... Adieu, ma femme et mes enfants. Mon frère, adieu. Nous sombrons, nous sombrons, nous sombrons.

ANTONIO. – Allons tous périr avec le roi.

(Il sort.)

SÉBASTIEN. – Allons prendre congé de lui.

(Il sort.)

GONZALO. – Que je donnerais de bon cœur en ce moment mille lieues de mer pour un acre de terre aride, ajoncs ou bruyère, n’importe. – Les décrets d’en haut soient accomplis !

Mais, au vrai, j’aurais mieux aimé mourir à sec.

(Il sort.)

Scène II

(La partie de l'île qui est devant la grotte de Prospero.)

PROSPERO ET MIRANDA entrent.

MIRANDA. – Si c'est vous, mon bien-aimé père, qui par votre art faites mugir ainsi les eaux en tumulte, apaisez-les. Pauvres gens ! ils ont péri. Si j'avais été quelque puissant dieu, j'aurais voulu précipiter la mer dans les gouffres de la terre, avant qu'elle eût ainsi englouti ce beau vaisseau et tous ceux qui le montaient.

PROSPERO. – Il n'y a point eu de mal. Je n'ai rien fait que pour toi (toi que je chéris, toi ma fille) qui ne sais pas encore qui tu es, et ignores d'où je suis issu, et si je suis quelque chose de plus que Prospero, le maître de la plus pauvre caverne, ton père et rien de plus.

MIRANDA. – Jamais l'envie d'en savoir davantage n'entra dans mes pensées.

PROSPERO. – Il est temps que je t'apprenne quelque chose de plus. Viens m'aider ; ôte-moi mon manteau magique. – Bon. (*Il quitte son manteau.*) Couche là, mon art. – Toi, essuie tes yeux, console-toi. Ce naufrage, dont l'affreux spectacle a remué en toi toutes les vertus de la compassion, a été, par la prévoyance de mon art, disposé avec tant de précaution qu'il n'y a pas une âme de perdue, que pas un seul cheveu n'est tombé de la tête d'aucune créature sur ce vaisseau dont tu as entendu le cri, et que tu as vu sombrer. Assieds-toi, car il faut maintenant que tu en saches davantage. [...] Il y a douze ans, ma fille, ton père était duc de Milan et un puissant prince.

MIRANDA. – Seigneur, n'êtes-vous pas mon père ?

PROSPERO. – Ta mère était un modèle de vertu, et elle m'a dit que tu étais ma fille. Ton père était duc de Milan, et son unique héritière était une princesse, pas moins que je ne te le dis.

MIRANDA. – Comment pûmes-nous aborder à un rivage ?

PROSPERO. – Par une providence toute divine. Nous avions quelque nourriture et un peu d'eau fraîche qu'un noble Napolitain, Gonzalo, chargé en chef de l'exécution de ce dessein, nous avait données par pitié ; il nous donna de plus de riches vêtements, du linge, des étoffes, et autres meubles nécessaires qui depuis nous ont bien servi ; et de même, sachant que j'aimais mes livres, sa bonté me pourvut d'un certain nombre de volumes tirés de ma bibliothèque, et qui me sont plus précieux que mon duché.

MIRANDA. – Je voudrais bien voir quelque jour cet homme.

PROSPERO. – Maintenant je me lève ; demeure encore assise, et écoute comment finirent nos tribulations maritimes. Nous arrivâmes dans cette île où nous sommes ici ; devenu ton instituteur, je t'ai fait faire plus de progrès que n'en peuvent faire d'autres princesses qui ont plus de temps à dépenser en loisirs inutiles, et des maîtres moins vigilants.

MIRANDA. – Que le ciel vous en récompense ! À présent, seigneur, dites-moi, je vous prie, car cela agite toujours mon esprit, quel a été votre motif pour soulever cette tempête ?

PROSPERO. – Apprends encore cela. Par un hasard des plus étranges, la fortune bienfaisante, aujourd'hui ma compagne chérie, m'amène mes ennemis sur ce rivage, et ma science de l'avenir me découvre qu'une étoile propice domine à mon zénith, et que si, au lieu de soigner son influence, je la néglige, mon sort deviendra toujours moins favorable. Cesse ici tes questions ; tu es disposée à t'endormir ; c'est un favorable assoupissement ; cède à sa puissance ; je sais que tu n'es pas maîtresse d'y résister. (*Miranda s'endort.*) – Viens, mon serviteur, viens, me voilà prêt. Approche, mon Ariel ; viens.

(*Entre Ariel.*)

ARIEL. – Profond salut, mon noble maître ; sage seigneur, salut ! Je suis là pour attendre ton bon plaisir : soit qu'il faille voler, ou nager, ou plonger dans les flammes, ou voyager sur les nuages onduleux, soumetts à tes ordres puissants Ariel et toutes ses facultés.

PROSPERO. – Esprit, as-tu exécuté de point en point la tempête que je t'ai commandée ?

ARIEL. – Jusqu'au plus petit détail.

PROSPERO. – Mon brave esprit, s'est-il trouvé quelqu'un d'assez ferme, d'assez constant pour que ce bouleversement n'atteignît pas sa raison ?

ARIEL. – Pas une âme qui n'ait senti la fièvre de la folie, qui n'ait donné quelque signe de désespoir. Tous, hors les matelots, se sont jetés dans les flots écumeux ; tous ont abandonné le navire que je faisais en ce moment flamber de toutes parts. Le fils du roi, Ferdinand, les cheveux dressés sur la tête, semblables alors non à des cheveux, mais à des roseaux, s'est lancé le premier en criant : « L'enfer est vide, tous ses démons sont ici ! »

PROSPERO. – Vraiment c'est bien, mon esprit. Mais n'était-on pas près du rivage ?

ARIEL. – Tout près, mon maître.

PROSPERO. – Mais, Ariel, sont-ils sauvés ?

ARIEL. – Pas un cheveu n'a péri ; pas une tache sur leurs vêtements, qui les soutenaient sur l'onde, et qui sont plus frais qu'auparavant. Ensuite, comme tu me l'as ordonné, je les ai dispersés en troupes par toute l'île. J'ai mis à terre le fils du roi séparé des autres ; je l'ai laissé dans un coin sauvage de l'île, rafraîchissant l'air de ses soupirs, assis, les bras tristement croisés de cette manière.

PROSPERO. – Et les matelots des vaisseaux du roi, dis, qu'en as-tu fait ? Et le reste de la flotte ?

ARIEL. – Le vaisseau du roi est en sûreté dans cette baie profonde où tu m'appelas une fois à minuit pour t'aller recueillir de la rosée sur les Bermudes, toujours tourmentées par la tempête : c'est là qu'il est caché. Les matelots

sont couchés épars sous les écouteilles : joignant la puissance d'un charme à la fatigue qu'ils avaient endurée, je les ai laissés tous endormis. Quant au reste des vaisseaux que j'avais dispersés, ils se sont ralliés tous ; et maintenant ils voguent sur les flots de la Méditerranée, faisant voile tristement vers Naples, persuadés qu'ils ont vu s'abîmer le vaisseau du roi, et périr sa personne auguste.

PROSPERO. – Ariel, tu as rempli ton devoir avec exactitude ; mais tu as encore à travailler. À quel moment du jour sommes-nous ?

ARIEL. – Passé l'époque du milieu.

PROSPERO. – De deux sables au moins. Il nous faut employer précieusement le temps qui nous reste entre ce moment et la sixième heure.

ARIEL. – Encore du travail ! Puisque tu me donnes tant de fatigue, permets-moi de te rappeler ce que tu m'as promis et n'as pas encore accompli.

PROSPERO. – Qu'est-ce que c'est, mutin ? que peux-tu me demander ?

ARIEL. – Ma liberté.

PROSPERO. – Avant que le temps soit expiré ? Ne m'en parle plus.

ARIEL. – Je te prie, souviens-toi que je t'ai bien servi, que je ne t'ai jamais dit de mensonge, que je n'ai jamais fait de bévue, que je t'ai obéi sans humeur ni murmure. Tu m'avais promis de me rabattre une année de mon temps.

PROSPERO. – Oublies-tu donc de quels tourments je t'ai délivré ?

ARIEL. – Non.

PROSPERO. – Tu l'oublies, et tu comptes pour beaucoup de fouler la vase des abîmes salés, de courir sur le vent aigu du nord, de travailler pour moi dans les veines de la terre quand elle est durcie par la gelée.

ARIEL. – Il n'en est point ainsi, seigneur.

PROSPERO. – Tu mens, maligne créature. As-tu donc oublié l'affreuse sorcière Sycorax, que la vieillesse et l'envie avaient courbée en cerceau ? l'as-tu oubliée ?

ARIEL. – Non, seigneur.

PROSPERO. – Tu l'as oubliée. Où était-elle née ? Parle, dis-le moi.

ARIEL. – Dans Alger, seigneur.

PROSPERO. – Oui vraiment ? Je suis obligé de te rappeler une fois par mois ce que tu as été et ce que tu oublies. Sycorax, cette sorcière maudite, fut, tu le sais, bannie d'Alger pour un grand nombre de maléfices et pour des sortilèges que l'homme s'épouvanterait d'entendre. Mais pour une seule chose qu'elle avait faite, on ne voulut pas lui ôter la vie. Cela n'est-il pas vrai ?

ARIEL. – Oui, seigneur.

PROSPERO. – Cette furie aux yeux bleus fut conduite ici grosse, et laissée par les matelots. Toi, mon esclave, tu la servais alors, ainsi que tu me l'as raconté toi-même : mais étant un esprit trop délicat pour exécuter ses volontés terrestres et abhorrées, comme tu te refusas à ses grandes conjurations, aidée de serviteurs plus puissants, et possédée d'une rage implacable, elle t'enferma dans un pin éclaté, dans la fente duquel tu demeuras cruellement emprisonné pendant douze ans. Dans cet intervalle, la sorcière mourut, te laissant dans cette prison, où tu poussais des gémissements aussi fréquents que les coups que frappe la roue du moulin. Excepté le fils qu'elle avait mis bas ici, animal bigarré, race de sorcière, cette île n'était alors honorée d'aucune figure humaine.

ARIEL. – Oui, Caliban, son fils.

PROSPERO. – C'est ce que je dis, imbécile ; c'est lui, ce Caliban que je tiens maintenant à mon service. Tu sais mieux que personne dans quels tourments je te trouvais : tes gémissements faisaient hurler les loups, et pénétraient les entrailles des ours toujours furieux. C'était un supplice destiné aux damnés, et que Sycorax ne pouvait plus faire cesser. Ce fut mon art, lorsque j'arrivai dans ces lieux et que je t'entendis, qui força le pin de s'ouvrir et de te laisser échapper.

ARIEL. – Je te remercie, mon maître.

PROSPERO. – Si tu murmures encore, je fendrai un chêne, je te chevillerais dans ses noueuses entrailles, et t'y laisserai hurler douze hivers.

ARIEL. – Pardon, maître ; je me conformerai à tes volontés, et je ferai de bonne grâce mon service d'esprit.

PROSPERO. – Tiens parole, et dans deux jours je t'affranchis.

ARIEL. – Voilà qui est dit, mon noble maître. Que dois-je faire ? quoi ? Dis-le moi, que dois-je faire ?

PROSPERO. – Va, métamorphose-toi en nymphe de la mer ; ne sois soumis qu'à ma vue et à la tienne, invisible pour tous les autres yeux. Va prendre cette forme et reviens ; pars et sois prompt. (*Ariel disparaît.*)

– Réveille-toi, ma chère enfant, réveille-toi ; tu as bien dormi. Éveille-toi.

MIRANDA. – C'est votre étrange histoire qui m'a plongée dans cet assoupissement.

PROSPERO. – Secoue ces vapeurs, lève-toi, viens. Allons voir Caliban, mon esclave, qui jamais ne nous fit une réponse obligeante.

MIRANDA. – C'est un misérable, seigneur ; je n'aime pas à le regarder.

PROSPERO. – Mais, tel qu'il est, nous ne pouvons nous en passer. C'est lui qui fait notre feu, qui nous porte du bois : il nous rend des services utiles. – Holà, ho ! esclave ! Caliban, masse de terre, entends-tu ! parle.

CALIBAN, *en dedans*. – Il y a assez de bois ici.

PROSPERO. – Sors, te dis-je. Tu as autre chose à faire. Allons, viens, tortue ; viendras-tu ! (*Entre Ariel sous la figure d'une nymphe des eaux.*) – Jolie apparition, mon gracieux Ariel, écoute un mot à l'oreille. (*Il lui parle bas.*)

ARIEL. – Mon maître, cela sera fait. (*Il sort.*)

PROSPERO. – Toi, esclave venimeux, que le démon lui-même a engendré à ta mère maudite, viens ici. (*Entre Caliban.*)

CALIBAN. – Tombe sur vous deux le serein le plus maudit, que ma mère ait jamais ramassé avec la plume d'un corbeau sur un marais pestilentiel ! Que le vent du sud-ouest souffle sur vous et vous couvre d'ampoules !

PROSPERO. – Ce souhait te vaudra cette nuit des crampes, des élancements dans les flancs qui te couperont la respiration ; les lutins, pendant tout ce temps de nuit profonde où il leur est permis d'agir, s'exerceront sur toi. Tu seras pincé aussi serré que le sont les cellules de la ruche, et chaque pincement sera aussi piquant que l'abeille qui les a faites.

CALIBAN. – Il faut que je mange mon dîner. Cette île que tu me voles m'appartient par ma mère Sycorax. Lorsque tu y vins, tu me caressas d'abord et fis grand cas de moi. Tu me donnais de l'eau où tu avais mis à infuser des baies, et tu m'appris à nommer la grande et la petite lumière qui brûlent le jour et la nuit. Je t'aimais alors : aussi je te montrai toutes les qualités de l'île, les sources fraîches, les puits salés, les lieux arides et les endroits fertiles. Que je sois maudit pour l'avoir fait ! Que tous les maléfices de Sycorax, crapauds, hannetons, chauves-souris, fondent sur vous ! Car je suis à moi seul tous vos sujets, moi qui

étais mon propre roi ; et vous me donnez pour chenil ce dur rocher, tandis que vous m'enlevez le reste de mon île.

PROSPERO. – Ô toi le plus menteur des esclaves, toi qui n'es sensible qu'aux coups et point aux bienfaits, je t'ai traité avec les soins de l'humanité, fange que tu es, te logeant dans ma propre caverne jusqu'au jour où tu entrepris d'attenter à l'honneur de mon enfant.

CALIBAN. – Ô ho ! ô ho ! je voudrais en être venu à bout. Tu m'en empêchas : sans cela j'aurais peuplé cette île de Calibans.

PROSPERO. – Esclave abhorré, qui ne peux recevoir aucune empreinte de bonté, en même temps que tu es capable de tout mal, j'eus pitié de toi : je me donnai de la peine pour te faire parler ; à toute heure je t'enseignais tantôt une chose, tantôt une autre. Sauvage, lorsque tu ne savais pas te rendre compte de ta propre pensée et ne t'exprimais que par des cris confus, comme la plus vile brute, je fournis à tes idées des mots qui les firent connaître. Mais, bien que capable d'apprendre, tu avais dans ta vile espèce des instincts qui éloignaient de toi toutes les bonnes natures. Tu fus donc avec justice confiné dans ce rocher, toi qui méritais pis qu'une prison.

CALIBAN. – Vous m'avez appris un langage, et le profit que j'en retire c'est de savoir maudire. Que l'érésipèle vous ronge, pour m'avoir appris votre langage !

PROSPERO. – Hors d'ici, race de sorcière ; apporte-nous là-dedans du bois pour le feu ; et crois-moi, sois diligent à remplir tes autres devoirs. Tu regimbes, mauvaise bête ? Si tu négliges ou fais de mauvaise grâce ce que je t'ordonne, je te torturerai de crampes invétérées, je remplirai tous tes os de douleurs, je te ferai mugir de telle sorte que les animaux trembleront au bruit de ton hurlement.

CALIBAN. – Non, je t'en prie. (*À part.*) Il faut que j'obéisse ; son art est si fort qu'il pourrait tenir tête à Sétébos, le dieu de ma mère, et en faire son sujet.

PROSPERO. – Allons, esclave, sors d'ici.

(*Caliban s'en va.*) (*Ariel rentre invisible, chantant et jouant d'un instrument ; Ferdinand le suit.*)

ARIEL chante.

A cinq brasses sous les eaux ton père est gisant, Ses os sont changés en corail ; Ses yeux sont devenus deux perles ; Rien de lui ne s'est flétri. Mais tout a subi dans la mer un changement En quelque chose de riche et de rare. D'heure en heure les nymphes de la mer tintent son glas. Écoutez, je les entends : ding dong, glas.

FERDINAND. – Ce couplet est en mémoire de mon père noyé. Ce n'est point là l'ouvrage des mortels, ni un son que puisse rendre la terre. Je l'entends maintenant au-dessus de ma tête.

PROSPERO, *à Miranda*. – Relève les rideaux frangés de tes yeux ; et, dis-moi, qu'aperçois-tu là-bas ?

MIRANDA. – Qu'est-ce que c'est ? Un esprit ? Bon Dieu, comme il regarde autour de lui ! Croyez-moi, seigneur, il a une forme bien noble. Mais c'est un esprit.

PROSPERO. – Non, jeune fille ; il mange, il dort, il a des sens comme nous, les mêmes que nous. Ce beau jeune homme que tu vois s'est trouvé dans le naufrage, et s'il n'était un peu flétri par la douleur (ce poison de la beauté), tu pourrais le nommer une charmante créature. Il a perdu ses compagnons, et il erre dans l'île pour les trouver.

MIRANDA. – Je pourrais bien le nommer un objet divin, car jamais je n'ai rien vu de si noble dans la nature.

PROSPERO, *à part*. Les choses vont au gré de ma volonté. Esprit, charmant esprit, je te délivrerai dans deux jours pour ta récompense.

FERDINAND. – Oh ! sûrement voici la déesse que suivent ces chants ! – Souffrez que ma prière obtienne de vous

de savoir si vous habitez cette île et si vous consentirez à me donner quelque utile instruction sur la manière dont je dois m'y conduire. Ma première requête, quoique je la prononce la dernière, c'est que vous m'appreniez, ô vous merveille, si vous êtes ou non une fille de la terre.

MIRANDA. – Je ne suis point une merveille, seigneur. Mais pour fille, bien certainement je le suis.

FERDINAND. – Ma langue ! ô ciel ! Je serais le premier de ceux qui parlent cette langue si je me trouvais là où elle se parle.

PROSPERO. – Comment ? le premier ? Eh ! que serais-tu si le roi de Naples t'entendait ?

FERDINAND. – Ce que je suis maintenant, un être isolé qui s'étonne de t'entendre parler du roi de Naples.

Hélas ! il m'entend et c'est parce qu'il m'entend que je pleure. C'est moi qui suis le roi de Naples, moi qui de mes yeux, dont le flux de larmes ne s'est point arrêté depuis cet instant, ai vu le roi mon père englouti dans les flots.

MIRANDA. – Hélas ! miséricorde !

FERDINAND. – Oui, et avec lui tous ses seigneurs, et le duc de Milan et son brave fils tous deux ensemble.

PROSPERO. – Le duc de Milan et sa plus noble fille pourraient te démentir s'il était à propos de le faire en ce moment. – (*À part.*) Dès la première vue ils ont échangé leurs regards. Gentil Ariel, ceci te vaudra ta liberté. – (*Haut.*) Un mot, mon seigneur : je crains que vous ne vous soyez un peu compromis. Un mot.

MIRANDA. – Pourquoi mon père parle-t-il si rudement ? C'est là le troisième homme que j'aie jamais vu ; c'est le premier pour qui j'aie soupiré. Puisse la pitié disposer mon père à pencher du même côté que moi !

FERDINAND. – Oh ! si vous êtes une vierge, et que votre cœur soit libre, je vous ferai reine de Naples.

PROSPERO. – Doucement, jeune homme : un mot encore. (*À part.*) Les voilà au pouvoir l'un de l'autre. Mais il faut que je rende difficile cette affaire si prompte, de peur que si les fatigues de la conquête sont trop légères, le prix n'en paraisse léger.

– Un mot de plus. Je t'ordonne de me suivre : tu usurpes ici un nom qui ne t'appartient pas. Tu t'es introduit dans cette île comme un espion pour m'en dépouiller, moi qui en suis le maître.

FERDINAND. – Non, comme il est vrai que je suis un homme.

MIRANDA. – Rien de méchant ne peut habiter dans un semblable temple. Si le mauvais esprit a une si belle demeure, les gens de bien s'efforceront de demeurer avec lui.

PROSPERO, à *Ferdinand*. – Suis-moi. – Vous, ne me parlez pas pour lui ; c'est un traître.

– Viens, j'attacherai d'une même chaîne tes pieds et ton cou : tu boiras l'eau de la mer, et tu auras pour ta nourriture les coquillages des eaux vives et les racines desséchées. Suis-moi.

FERDINAND. – Non, jusqu'à ce que mon ennemi soit plus puissant que moi, je résisterai à un pareil traitement. (*Il tire son épée.*)

MIRANDA. – Ô mon bien-aimé père, ne le tentez pas avec trop d'imprudence. Il est doux et non pas craintif.

PROSPERO. – Eh ! dites donc, mon pied voudrait me servir de gouverneur ! – Lève donc ce fer, traître qui dégaines et qui n'oses frapper, tant ta conscience est préoccupée de ton crime ! Cesse de te tenir en garde, car je pourrais te désarmer avec cette baguette, et faire tomber ton épée.

MIRANDA. – Mon père, je vous conjure.

PROSPERO. – Loin de moi. Ne te suspens pas ainsi à mes vêtements.

MIRANDA. – Seigneur, ayez pitié... Je serai sa caution.

PROSPERO. – Tais-toi, un mot de plus m'obligera à te réprimander, si ce n'est même à te haïr. Comment ! prendre la défense d'un imposteur ! – Paix. – Tu t'imagines qu'il n'y a pas au monde de figures pareilles à la sienne ; tu n'as vu que Caliban et lui. Petite sotte, c'est un Caliban auprès de la plupart des hommes, ils sont des anges auprès de lui.

MIRANDA. – Mes affections sont donc des plus humbles : je n'ai point l'ambition de voir un homme plus parfait que lui.

PROSPERO, à *Ferdinand*. – Allons, obéis. Tes nerfs sont retombés dans leur enfance ; ils ne possèdent aucune vigueur.

FERDINAND. – En effet ; mes forces sont toutes enchaînées comme dans un songe. La perte de mon père, cette faiblesse que je sens, le naufrage de tous mes amis, et les menaces de cet homme par qui je me vois subjugué, me seraient des peines légères, si, seulement une fois par jour, je pouvais au travers de ma prison voir cette jeune fille. Que la liberté fasse usage de toutes les autres parties de la terre ; il y aura assez d'espace pour moi dans une telle prison.

PROSPERO. – L'ouvrage marche. – Avance. – Tu as bien travaillé, mon joli Ariel. (*À Ferdinand et à Miranda.*) Suivez-moi. (*À Ariel.*) Écoute ce qu'il faut que tu me fasses encore.

MIRANDA. – Prenez courage. Mon père, seigneur, est d'un meilleur naturel qu'il ne le paraît à ce langage : le traitement que vous venez d'en recevoir est quelque chose d'inaccoutumé.

PROSPERO. – Tu seras libre comme le vent des montagnes, mais exécute de point en point mes ordres.

ARIEL. – À la lettre.

PROSPERO. – Allons, suivez-moi. – Ne me parle pas pour lui. (*Ils sortent.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

Troisième thème de l'année : Agir sur le monde - Agir dans la cité : individu et pouvoir

Groupement de textes autour de l'engagement politique des artistes

Questionnement : Comment une pièce de théâtre peut-elle rendre compte des préoccupations politiques et artistiques de ses contemporains ?

Objectif : approfondir l'analyse des personnages et formuler ses descriptions morales et physiques.

1 Contrôle d'une lecture attentive de l'acte I de La Tempête de Shakespeare

Comment se nomme la mère de Caliban et dans quelle ville est-elle née ? *(faire des phrases complètes)*

Combien d'habitants y avait-il sur l'île avant l'arrivée de Prospéro ?

Pourquoi Caliban obéit-il à Prospéro ?

Pourquoi Ariel reste-t-il au service de Prospéro ?

Pour Ferdinand, Prospero est-il un opposant, ou un adjuvant (un personnage qui va l'aider) justifiez votre réponse ?

2 Questions de compréhension de l'acte I

Lorsque PROSPERO dit à Miranda « Relève les rideaux frangés de tes yeux », comment nomme-t-on cette figure de style ? _____

Pourquoi peut-on dire qu'avec cette figure de style, Shakespeare fait allusion à son propre art de dramaturge ?
(Dramaturge = auteur de pièces de théâtre)

Quelle erreur font Miranda et Ferdinand lorsqu'ils se voient pour la première fois, de quelle méprise sont-ils victimes ?

Pourquoi Prospéro fait-il semblant de s'opposer à l'amour entre sa fille et Ferdinand ?
(Introduisez, entre guillemets, une citation de la pièce pour appuyer vos commentaires)

Quel est l'objectif commun de Caliban et d'Ariel ?

-Ils partagent la même quête de _____